

HALLOWEEN DE ROB ZOMBIE

Le cinéma d'horreur est malin car il pointe les horreurs du monde sous couvert d'un genre, ce qui lui permet d'aller très loin dans la provocation des idées et des images. Au-dehors de la maison des Myers, l'horreur d'Halloween est parodique et festive ; à l'intérieur, la fête d'Halloween crève l'abcès purulent d'une cellule familiale déchiquetée : père alcoolique et vicieux, mère strip-teaseuse, enfants élevés en-dehors de tout souci pédagogique. L'enfant, mal aimé de son entourage, voit la violence croître en lui.

Rob Zombie reprend le personnage mythique de John Carpenter (*Halloween* 1978) mais construit son film autour du chef d'œuvre original : comment le mal a-t-il pénétré le blondinet aux yeux bleus pour la première partie, pourquoi le mal est-il aussi victime d'un mal qui le dépasse pour la dernière partie. Au milieu, un hommage copie conforme au film de Carpenter, durant quelques séquences. Construction intelligente qui allie l'hommage et le point de vue original d'une œuvre sur une autre.

Durant ses années d'internement psychiatrique, le tueur est face à son docteur joué par Malcolm McDowell, le jeune tueur dans *Orange mécanique* de Stanley Kubrick (1971)... comme si le bourreau de Kubrick venait s'amender en tentant de sauver le bourreau de Zombie : effet miroir saisissant.

De là, on plonge dans la partie taciturne du film qui culminera avec la tentative du psychopathe à renouer avec le reste de sa famille : moment sublime où l'horreur absolue fait corps avec la mélancolie la plus profonde, là où visuellement le fameux masque blanc du personnage ne figure autre chose que les larmes blanches de l'enfant abandonné au fond du monstre.

Comme Jack-O'-Lantern l'inspirateur de la fête d'Halloween, il a tout du zombie condamné à errer, n'étant admis ni au paradis ni en enfer : pataud, mutique, indestructible. Le monstre incarne le masque de l'humain, ce qui ne se dévoile pas, car caché au fond de nous-même. Fascinant.